L'apothéose de Ronsard dans *l'Oraison funèbre* de Du Perron

MICHEL SIMONIN

Le 24 février 1586, deux mois après la mort du poète, ses obsèques sont célébrées au collège de Boncourt.¹ Le matin, l'Université peut entendre la *Laudatio funebris* de Veillard et celle de Critton, dites par des élèves.² L'après-midi, devant la Cour, en présence d'une foule considérable juchée jusque sur les toits des bâtiments voisins, Jacques Davy du Perron, jeune Lecteur du Roy, lit, sur le perron de la chapelle, l'*Oraison funèbre* qui lui a été commandée.³ Le texte en sera publié quelques jours plus tard.⁴ À deux reprises, son auteur, malgré l'augmentation de ses charges, remaniera cette oeuvre de jeunesse au cours des vingt-cinq années suivantes.⁵

On verra ailleurs tout l'intérêt que présente ce témoignage précoce pour la constitution de la *vulgate* biographique de Ronsard, comment il rend compte des débuts de la fortune posthume du Vendômois et par quoi il instruit sur la tradition rhétorique de la déploration funèbre à ce moment. C'est à un autre aspect que nous nous arrêterons. Ce court mouvement (il occupe environ un cinquième du livre) mais ultime, où aboutit la harangue et pendant lequel l'âme du défunt vole trouver sa place auprès de Dieu.⁶

Étrangère, en l'état, à la topique de la célébration funéraire,⁷ tout à la fois conforme aux vœux du mourant et extérieure à son inspiration dominante, cette étape marque une rupture délibérée dans la conception de la gloire et éclaire d'un jour vif le "changement de climat" que vit Du Perron et auquel il ne cessera, sa vie durant, de donner son adhésion.

* * *

Dans la narration de l'*Oraison funèbre*, le poète ne meurt pas: il se tourne, se détourne des assistants.⁸ Première rupture, d'autant plus visible que le récit des instants antérieurs s'est voulu exact, presque vétilleux. On ne nous a rien caché des allées et venues fiévreuses des dernières semaines, du progrès de la maladie et de ses rémissions. Longtemps cependant l'esprit a su résister à l'anémie croissante du corps: Ronsard n'a-t-il pas pu, à deux pas

de la mort, dicter quelques sonnets, et non ses moindres?⁹ À l'instant il vient encore d'engager l'auditoire à ne point le plaindre mais plutôt à déplorer sa condition de survivant. Puis, par un mouvement lent, inchoatif, "comme s'il eust voulu reposer", muni des saints sacrements, "il comença à se tourner de l'autre costé." Leurre que cette première mort: Ronsard répète sa fin, ne la vit pas encore.

Cependant toute la ville de Tours estoit là en pleurs et en larmes, qui regrettoit sa misere et sa calamité, et se plaignoit de ceste separation, ainsi que d'une tyrannie et d'une cruauté de la destinée, et s'efforçoit de retenir et de conjurer ce bel esprit, comme s'ils l'eussent peu arrester avecques leurs mains et avecques leurs prieres: Les Anges d'autre costé assistoient invisiblement à ce dernier combat, et attendoient le departement de ceste belle ame, pour l'accompagner en son voyage, et veilloient à l'entour d'elle, cependant qu'elle reposoit.¹⁰

De ce temps suspendu entre la vie et la mort, entre la Ville et les Anges, le poète s'éveillera une dernière fois, assez conscient pour sentir que le progrès de la mort commence à "aliéner" et "desvoyer son cerveau", trop faible cependant pour contrôler ses propos: "Et pour ceste cause il appella sa garde (. . .) et luy remonstra (. . .) quand il commenceroit à resver qu'elle le poussast, et qu'elle l'en advertist (. . .)" ¹¹

Nous n'en saurons pas plus. Le thrène, sans transition, succède, exclamatif et bref, aux propos rapportés du mourant. Ronsard s'est tu; Du Perron parle. "A pas egaux iront son renom et le tien" prophétise Raoul Cailler dans l'unique pièce postliminaire de l'ouvrage. L'orateur déjà s'emploie à lui donner raison.

* * *

Au silence de l'orateur correspond le moment de l'envol de l'âme du poète. À son tour il "a despouillé" son "voile corporel", ne laissant que des "cendres" dont l'irréalité est ici d'autant plus forte que la déploration se fait en l'absence du corps, inhumé à Saint-Cosme. Du Perron, par une délicate marque de respect a rouvert le *Tombeau de Marguerite de Valois*, là où la Reine "Ruant bas de prompte allegresse / Le voile engourdi de paresse / De son gros fardeau corporel: / Dispote au ciel est arrivée".¹²

L'esprit du bienheureux connaît désormais une liberté que le panégyriste va faire sienne. Encore un instant, il semble se souvenir de l'"Hymne triumpheal sur le trepas de Marguerite de Valois": "Qui r'enforcera ma voix? / Et qui fera que je vole / Jusqu'au ciel à cette fois / Sur l'aile de ma parolle?" se demandait Ronsard;¹³ "qui est-ce qui donnera de l'eau à mon chef, comme dict le Prophete, et qui est-ce qui donnera des fontaines de larmes à mes yeux (. . .)?" feint, oratoirement de s'interroger Du Perron.¹⁴

De fait sa résolution est prise: il osera peindre l'inconnaissable avec la même curiosité à laquelle il s'était asservi pour rapporter les derniers moments. Deuxième incartade au regard de la tradition, telle qu'elle s'exprime dans le *Tombeau de Ronsard*.¹⁵

Sans doute trouvera-t-on, entre la topique du recueil collectif et celle de l'*Oraison funèbre*, quelques points de contact. Ici comme là, la mort du poète marque la fin des Muses; d'accord avec Pontus de Tyard, Pasquier, R. Estienne ou Pierre Pithou, comme l'avaient dit le matin de la cérémonie les professeurs Veillard et Critton, Du Perron pense que "maintenant (...) la poésie est esteinte et abolie: (...) maintenant (...) les Muses sont delaissées et abandonnées".¹⁶ Mais ce lieu obligé, et donc partagé, sert surtout à mettre en évidence la différence des démarches. Les contributeurs du *Tombeau*, à trois exceptions près, s'attachaient seulement à célébrer la vie et l'oeuvre; le futur cardinal poursuit Ronsard dans son éternité.

La démarche est à peine esquissée par Galland. Robert Garnier dans son *Elegie sur le trespas de Pierre de Ronsard*, dédiée à Desportes, suit le Vendômois aux Champs Élysées. Là le défunt sait devoir retrouver entre les "vieux Poètes", "le grand Eumolpe, et le divin Orphee, / Et Line, et Amphion, / Et Musée, et celui dont la plume eschauffée / Mit en cendre Ilion / Le louangeur Thebain, le chantre de Mantoue, / Le lyrique Latin, / Et avecques Seneque, honneur de Cordoue, / L'amoureux Florentin", les voix amies qui se sont tues. Il erre désormais "A l'ombre des vergers, / Où chargent en tout temps, assurez de la bise, / Les jaunes orengers".¹⁷ Décor païen, familier à qui a fréquenté les poésies ronsardiennes écrites entre 1553 et 1559 mais depuis longtemps devenu étranger, voire odieux, à l'homme vieilli qui vient de s'éteindre.

Bertaud est plus heureux, sa fiction plus élaborée.¹⁸ À la nouvelle de la mort de Ronsard, France court se plaindre auprès de Jupiter qui "durant ce temps-là / (...) / Banquetoit chez Thetis la belle Néréide". Le dieu n'avait-il pas promis que le poète: "N'arriveroit jamais à la dernière fin"? Sans doute convient-il aussitôt, mais France est bien mal avisée de lui adresser ce reproche car ce corps, comme tout ici bas, est sujet à mourir. Ce n'était point de lui qu'il était question dans le serment contesté; c'est à la "vive renommée" du défunt qui "Survivant à sa mort tient sa gloire animée." Et pour mieux s'en assurer le dieu a chargé son Mercure, c'est-à-dire Du Perron, de prononcer la "funèbre harangue".

Muets ou bien paganisants, par réserve ou par convention, les contributeurs du *Tombeau* n'ont pas rompu avec la conception humaniste de la gloire.¹⁹ Elle n'est sans doute pas toute l'immortalité qu'il prêterait au Vendômois, si loisir leur était donné de s'en expliquer, mais ils n'entendent pas s'aventurer sur ce terrain, unanimes en dépit de leur diversité.

Sur pareil fond, l'*Oraison funèbre* tranche. Non seulement Du Perron campe Ronsard en son séjour d'immortalité mais il s'y attarde, s'y complaît, confiant dans la légitimité de son audace, conscient aussi de la nécessité d'en éclairer le fondement.

Le passage de la vie à la mort bousculait déjà plusieurs poncifs. De la dangereuse présence de Satan pendant l'agonie, il ne restait nulle trace, tout au plus une vision suspecte, gommée dès la seconde édition.²⁰ Quiétude de la fin, assurance du lendemain. L'éventualité d'une pénitence au purgatoire est à peine mentionnée.²¹ L'âme du poète vit une transfiguration immédiate, l'apothéose n'attend pas:

il semble que c'est porter envie à sa felicité, que d'avoir regret qu'il soit delivré de la charge et des incommoditez, que ce corps caduque et perissable luy apportoit (...) et que ceste belle ame estant desveloppée des empeschements du corps et de l'opacité de la matiere (...) soit maintenant unie et conjointe immediatement avecques Dieu: et qu'estant toute nuë et toute decouverte, elle contemple aussi nuement et à decouvert ceste supreme intelligence, qui est la mesme pureté et la mesme simplicité, jouyssant de la privaulté et de la familiarité que les Anges ont avec elle, et se riant de tous les autres plaisirs, qui ne sont qu'ombres et fantosme en comparaison de ceste unique felicité.²²

Non content de nous assurer du destin céleste de Ronsard, Du Perron précise la situation de l'âme du poète, décrit sa plénitude et campe même ses occupations:

Là où il est eslevé ne penetre aucune douleur ny aucune tristesse. Là ne s'éprouve sinon un perpetuel excès de joye et de felicité. Là ne s'entendent que chants d'allegresse et de ravissement. Là il compose et consacre luy-mesme des hymnes à la louange du Souverain, meslant sa voix parmy ceux qui l'appellent incessamment, Saint, Saint, Saint, Dieu des armées (...)²³

Ainsi, rendu aux cieux, Ronsard poursuit-il son oeuvre, dans la veine même de ses dernières productions terrestres, réalisant devant le Créateur non "Ce chant que Dieu dessus ma lyre joüe" mais une variation sur l'hymnaire chrétien dont Du Perron traduira quelques pièces.²⁴

Ni cet emploi céleste, ni la peinture de la félicité du poète ne doivent rien au hasard. Ils répondent à un projet concerté dont il importe de découvrir les fondements théologiques.

* * *

En 1585, vers la fin de l'année, Du Perron prononce devant le roi, à Vincennes un *Discours spirituel sur le premier verset du Pseaume CXXII*, qu'il

publiera peu de temps après, à coup sûr avant 1588.²⁵ L'exorde, par les rencontres textuelles qui s'y remarquent avec celui du panégyrique,²⁶ a dû être écrit (ou plus exactement récrit) en même temps. Sur le sujet, qui "ne requiert pas beaucoup d'enrichissement", le Lecteur se contentera d'apporter "ce peu d'éclaircissement et de lumière" qu'il pourra "tirer tant de la philosophie, que de la Theologie Scholastique" (p. 541). Dès ce moment, et alors qu'il n'a pas encore quitté l'état laïc – sa conversion au catholicisme n'est elle-même pas très ancienne –, le Lecteur se montre convaincu que sa "profession (...) a tousjours eu beaucoup de convenance et d'affinité avecques la Theologie".

On va voir que l'exposé éclaire singulièrement et la place faite à l'apothéose et l'importance qui lui est donnée. Du Perron commence par rappeler que "la cognoissance de Dieu (...) est la science des sciences, la sapience des sapiances, et la lumière des lumières." Au regard d'elle "toutes les autres cognoissances que nostre ame se peut proposer, ne sont qu'ignorance et tenebres." C'est que "son sujet" est "si excellent et élevé par dessus les sujets de toutes les autres sciences d'un si grand intervalle (...) que nostré entendement ne le peut comprendre, et que nos paroles ne peuvent suffire à l'exprimer (...)". Notre connaissance de Dieu "sera (...) pleinement accomplie (...) d'autant que là haut nous verrons à yeux ouverts, et contemplerons face à face" le créateur. S'arrête-t-on "en toutes les autres cognoissances", que l'on doit prendre garde à que "ce ne sont pas les choses, ny les essences des choses, qui s'unissent et se conjoignent à nostre ame, non plus que ce ne sont pas les choses mesmes qui sont receuës dedans les glaces et dedans les miroirs."²⁷

* * *

Rouvrons maintenant l'*Oraison funèbre*: on croit y lire, appliquée à notre poète, l'illustration pratique de ce propos.

Ronsard avait quelque titre à ce que son âme contemplât la Vérité parce que dès son séjour terrestre le Créateur avait, par le moyen de la Poésie, entrepris de l'en instruire:

(...) ainsi ce grand Ronsard qui par une inspiration divine et par une science interieure avoit l'intelligence de tous les mysteres de la poésie, lesquels il devoit annoncer et exposer aux hommes de sa nation, il n'estoit point necessaire qu'il eust d'ouye pour apprendre aucune doctrine des autres: d'autant qu'il devoit avoir la congnoissance de toutes choses en luy-mesme, et estre enseigné de Dieu particulierement et immediatement, non point par des oreilles charnelles et materielles, mais par les oreilles du coeur, et par les oreilles de la pensée.²⁸

* * *

Si Du Perron établit sans peine ce qui nous doit faire croire à l'apothéose du défunt, il reste plus évasif sur les moyens qui lui permettent, à lui orateur, de nous la peindre. Le *Discours spirituel* rappelait une condition: pour connaître la "bien-heureuse vision de Dieu", il convient d'y aspirer, d'en avoir l'appétit. En attendant, les vivants sauront s'édifier au moyen de signes aussi apparents que le "Soleil" et les "Cieux", manifestes pour tous des "oeuvres" et des "merveilles" de Dieu. À l'évidence convaincu de la force de sa démonstration, édifiante et simple, il la reprendra beaucoup plus tard dans un "Sermon faict à Sens le jour de la Toussaint":²⁹ autant d'hymnes célestes qui continuent l' "Hymne du Ciel".³⁰

Mais le moyen de passer de la célébration intuitive, fût-elle nourrie de contemplation astrale, à la description circonstanciée? Du Perron tient sa science d'un songe théologique qui protège son audace et éclaire sa science.³¹ Car que sait-il du sort de cette âme qui vient de s'envoler? De quoi s'autorise-t-il pour décider qu'elle ne connaît pas le séjour au purgatoire? Le panégyriste convient en passant que "pour luy (. . .) nous n'avons point de certitude" et que tout ce que "nous pouvons", c'est "luy assister de nos prieres et de nos oraisons pour ayder à mettre" son âme "hors de ces peines temporelles",³² mais il ne s'exprime pas moins comme si cette étape était déjà franchie, la dette du mort acquittée. Sa conviction est faite, le poète séjourne parmi les bienheureux. Comment dès lors dire l'indicible, assurer l'incertain? Il "n'est pas en la puissance de nos yeux, qui sont mortels et corruptibles, de pouvoir supporter la splendeur de ta face qui est claire et luisante comme le Soleil, et celle de tes yeux qui sont resplendissants comme les estoilles. Il n'est pas en nostre puissance de regarder ceste source de lumiere, de laquelle tu es enceint et environné, et dont nous ne recepvons icy-bas qu'un bien petit rayon encore à travers une infinité d'ombres et de nuages, jusques à ce que nous ayons despouillé ce voile corporel qui nous tient enveloppez."³³ Discours impossible, reconnu pour tel, et combien longuement, avant d'être tenu:

Il fault donc que nous attendions la voix de l'Archange, le son de la trompette, la transformation du Ciel, le changement de la terre, la dissolution et liberté des elements, le renouvellement et la reformation du monde: et ce sera alors que nous verrons ce grand et illustre Ronsard³⁴

Nous n'attendrons pas aussi longtemps. Du Perron a déjà dit et s'apprête à dire encore, en termes hymniques, le triomphe chrétien du poète parce que soit sa "belle ame (*var.* image)³⁵ et glorieuse" lui apparaît "en songe toutes les nuicts", soit parce que "la vérité de la chose (*var.* l'estre)" ou "la force" de sa "passion", la lui "represente ainsi (. . .)".³⁶

C'est donc dans le songe ou dans la volonté divine ou dans la clairvoyance induite par la douleur que la narration de l'apothéose trouve tout

à la fois ses occasions et les garants de son authenticité. L'*Oraison funèbre* ne peut aller plus loin; elle s'achève sur cette consolation téméraire.

Sur la foi de quelques rares citations de Plutarque, sans doute trop nombreuses encore à être mesurées à l'aune de l'esthétique classique,³⁷ on a voulu voir dans ce texte un mélange incongru d'inspiration paganisante et chrétienne. C'est mal mesurer le travail de christianisation auquel se livre l'auteur, en accord du reste et avec le dernier Ronsard et avec les plus prestigieux de ses proches. Ne voit-on pas Guy Le Fèvre de La Boderie dédier à Ronsard celle de ses *Hymnes ecclésiastiques* qui raconte la déroute des divinités païennes?³⁸ Au-delà de ces interventions ponctuelles, c'est à la relecture complète de l'oeuvre du Vendômois qu'invite son célébrant. Ronsard lutte-t-il de sa plume contre les "livrets" que "sous le nom de chansons spirituelles, et aultres tiltres specieux" les réformés "faisoient courir (...) par les mains du simple peuple", qu'il lui est donné, son dernier moment venu, de vérifier par lui-même l'ampleur de sa victoire:

Car des vers spirituels que les autres desespoient de pouvoir faire en leur plus belle disposition, il les prononçoit encore qu'il tiroit desjà à la fin, et qu'il avoit quasi par maniere de dire la mort dedans la bouche.³⁹

Par son action, le poète a confisqué aux protestants cette épithète de "spirituels" et l'a restituée à la vraie foi. D'avoir su mettre la force de sa rhétorique au service de l'apologétique catholique, Ronsard se trouvera récompensé.⁴⁰

Mais la leçon qu'en tire Du Perron n'est pas "particulière". En se sauvant, Ronsard sauve l'Église et fonde l'humanisme dévot: il "s'aïda si à propos d'une science prophane, ce sembloit, comme estoit la sienne, (...) et sçeut si bien apporter les richesses et les thresors d'Égypte en la terre Sainte, que l'on recognut incontinent que toute l'elegance et toute la douceur des lettres et de l'humanité n'estoit pas du costé des heretiques."⁴¹ Qu'importe ici que le tableau manque de nuance: il édifie à travers Du Perron sur l'orientation complexe que prend alors la pastorale.

Négligeant, sans condamner autrement que par de la condescendance, les autres productions, le panégyriste veut que celui dont l'âme maintenant est récompensée par la vision de Dieu, ait été le visionnaire des *Hymnes* et le bretteur des *Discours*. Fait significatif, il ordonne, contre la chronologie et contre le rangement des *Œuvres*,⁴² les derniers avant les premiers. C'est qu'il voit entre ces deux formes d'expression poétique, une forte solidarité et une nécessaire progression. À elles deux, elles emblématisent ce que doit être la littérature chrétienne du moment: de reconquête triomphante et d'approfondissement pieux. Elle sera aux mains d'"orateurs", proches des théologiens mais persuadés qu'ils doivent se garder de disputer sur la divine science. On

n'avait pas été aussi prudent à l'âge téméraire de la pré-réforme.

Est-ce à dire que l'oeuvre de Ronsard peut et doit être continuée par les mêmes moyens? On attendrait que le protégé de Desportes--dont on sait qu'il rima avec succès des *Poesies chrestiennes* et traduisit en vers les *Psaumes* -- s'en montrât convaincu. Il n'en est rien. La mort du Grand Pan est sans remède, et ce n'est pas formule convenue d'apaisement. L'époque peut bien encore encourager une inflation de vers chrétiens -- à laquelle Du Perron met la main --, l'essentiel désormais se fait ailleurs. À l'Académie? Sans doute, pour l'usage de quelques-uns. Dans les congrégations? Le public, en partie le même, est à peine plus large. En chaire, certainement, et pour tous. Fini l'âge de la poésie, commence celui de l'éloquence.⁴³ Ce n'aura pas été l'attention la moins coquette de Du Perron dans son *Oraison* que de s'appliquer à traduire en prose, sans jamais les citer, les vers de Ronsard qu'il goûte le plus, qu'ils soient pris, comme on l'a vu de l' "Hymne du Ciel", ou encore de l' "Hymne des Astres" et surtout des *Derniers vers*, dont deux sonnets font l'objet, d'une édition à l'autre, de transcriptions chaque fois plus précises et généreuses.⁴⁴ La prose prend désormais à la Cour, et bientôt ailleurs, la place dominante qui avait été celle de la poésie. Décidément il était temps que mourût Ronsard.

Université de Rennes

Notes

- 1 Du Perron, *Oraison funebre sur la mort de Monsieur de Ronsard*, édition critique par M. Simonin (Genève: Droz, 1985), p. 27 et notes (où références).
- 2 Du Perron, *édit. cit.*, p. 28 et notes (où références).
- 3 Du Perron, *édit. cit.*, p. 30 et notes (où références).
- 4 Du Perron, *édit. cit.*, pp. 38-40.
- 5 Du Perron, *édit. cit.*, p. 42.
- 6 *Édit cit.*, lignes 1569-1956, pp. 132-149.
- 7 Ne serait-ce qu'en raison du préjugé téméraire qui fonde le projet du Lecteur Du Perron. Lorsque Charles de Sainte-Marthe bâtit l'*Oraison funebre* de Marguerite de Navarre, il se borne [voir le texte dans l'édition Le Roux de Lincy-Montaiglon de l'*Heptaméron*, (Paris: Eudes, 1880), pp. 23-122], il évite de se prononcer sur le sort de la défunte qu'il ne saurait par définition connaître. Un ouvrage aussi diffusé que le *Manuel general et instruction des curez et vicaires* de Denys Peronnet [je cite d'après l'édition de Rouen (Rouen: Crevel, 1607), mais la dédicace est datée de 1583] incite "le peuple à prier Dieu pour les trespassez" (fol. 340 v°); il croit en la résurrection des morts mais n'en dit rien et pour ce qui regarde les moments à venir, il se dit confiant en la justice de Dieu, "laquelle veut que pour tous les biens que nous faisons en ce monde nous en soyons recompensez. Aussi que tout le mal que nous commettons, soit puny de quelque peine temporelle, si ce n'est en ceste vie, ce sera apres la mort: car Jesus Christ a il pas dit, que de toutes paroles oisives il faudra rendre compte devant Dieu au jugement? qu'est ce à dire rendre compte sinon satisfaire à la justice de Dieu." (fol. 342 v°). Même donc dans ces modèles de consolation aux familles que sont les *Sermons* à l'usage des pasteurs, vulgarisés par Peronnet, on n'ose pas s'aventurer plus loin.
- 8 Du Perron, *édit. cit.*, p. 131.
- 9 Du Perron, *édit. cit.*, pp. 107-130 et notes.

- 10 Du Perron, *édit. cit.*, p. 130.
- 11 Du Perron, *édit. cit.*, p. 131. Dans la seconde édition, Ronsard convoque "secrettement" sa garde ce qui est bien sûr invraisemblable dans ces circonstances, alors que sa "chambre" est pleine; mais qui ajoute encore à la dignité du départ.
- 12 O.C., édit. Laumonier, III, p. 52. Traduction par Ronsard de l'ode alcaïque de Dorat. Le Vendômois s'est efforcé de peupler ses vers déploratoires de réminiscences de la poésie de Marguerite de Navarre (voir les O.C., édit. de la Pléiade, s.p.).
- 13 Édit. A. Py (Genève:Droz, 1978) p. 71.
- 14 Du Perron, *édit. cit.*, l. 1560-2, pp. 130-1.
- 15 Nous ne disposons pas d'une édition complète du *Tombeau* que je cite d'après la réimpression partielle donnée par Prosper Blanchemain dans son édition des *Œuvres* (Paris: A. Franck, 1867), pp. 235-292.
- 16 Du Perron, *édit. cit.*, p. 132. Idée déjà exprimée plus haut, p. 116, var., à partir de la deuxième édition dans laquelle elle devient donc un leitmotiv.
- 17 *Tombeau*, édit. cit., p. 248. Voir le commentaire et l'intertexte dans F. Joukovsky, *La Gloire de la poésie française et néo-latine du XVI^e siècle* (Genève: Droz, 1969), pp. 569 et suiv.
- 18 Sur les différentes version du *Discours sur le trespas de Monsieur de Ronsard*, voir Du Perron, *édit. cit.*, pp. 150-1 et n. 157, pp. 203-4. La version "longue" qui se voit dans le *Tombeau* (*édit. cit.*, pp. 254-264) est celle à laquelle nous nous référons ici.
- 19 Voir F. Joukovsky, *op. cit.*, pp. 517 et suiv.
- 20 Du Perron, *édit. cit.*, p. 120 et var.
- 21 Du Perron, *édit. cit.*, p. 142, lignes 1791-1804: "Ce que nous pouvons aussi faire pour luy, c'est que d'autant que nous n'avons point de certitude, combien qu'il nous soit permis d'esperer en la meilleure part, qu'il soit encore entierement purgé et nettoiyé des reliques des pechez qu'il a commis estant en ce monde, nous pouvons luy assister de nos prieres et de nos oraisons pour ayder à la mettre hors de ces peines temporelles."
- 22 Du Perron, *édit. cit.*, pp. 135-6.
- 23 Du Perron, *édit. cit.*, p. 136, var. Ce tableau, enrichi, apparaît dans la deuxième édition.
- 24 Du Perron a traduit lui-même (les lire dans les *Diverses œuvres*) les hymnes "Vexilla Regis prodeunt" et "Pange gloria gloriosi". Le "Sanctus" de l'O.F. est à mettre en liaison avec le "Sois saint" de l'"Hymne du Ciel" (O.C., VIII, p. 149. v. 113). D'une façon plus générale la deuxième version du panégyrique trahit une familiarité plus étroite encore que la première avec les hymnes "du Ciel" et "des Astres". La façon dont Ronsard regarde tourner le Soleil, la lune et les étoiles est la reprise dans l'ordre inverse des vers 19-38 de l'"Hymne des Astres".
- 25 Voir Y. Nedelec, "Notes bibliographiques sur le Cardinal Jacques Davy du Perron (1556-1618)" dans *Le Cardinal Jacques Davy du Perron* (Saint-Lô: 1956). Nous citons d'après l'édition des *Diverses Œuvres* de 1622.
- 26 Du Perron dans le *Discours* comme dans l'*Oraison* dit son "apprehension" devant la difficulté du sujet qu'il entreprend; à l'image de celui du second, le sujet du premier "ne requiert pas beaucoup d'enrichissement"; si l'on y constate un "defaut" il ne "proviendra" que "de l'indisposition de" son "esprit en matiere d'eloquence". Fait plus significatif, Du Perron laisse entendre que c'est par la volonté du Roi que lui qui n'est de la "profession de la Theologie" – ou du moins pas encore – a entrepris d'éclaircir un psaume au moyen "tant de la Philosophie que de la Theologie Scholastique": il ne se trouvait pas dans une situation différente dans la cour du collège de Boncourt et encourait les mêmes reproches.
- 27 *Discours*, édit. cit., p. 543.
- 28 Du Perron, *édit. cit.*, p. 94.
- 29 *Discours*, édit. cit., pp. 544-5 et *Sermon*, pp. 696-7.
- 30 Il est vrai qu'au travers du syncrétisme d'un Guy Le Fèvre de La Boderie (*La Galliade*, fol. 100^{vo} et suiv., et surtout *Hymnes ecclesiastiques*, passim), on n'avait guère cessé de relire ces pages de Ronsard.
- 31 Est-il besoin de souligner qu'ici l'influence de l'invasion mystique se fait sentir? Mais nous

sommes encore – et Du Perron pour sa part s'y tiendra toujours – à un moment d'équilibre: songe mais point vision. Le discours est tissu avec soin de centons bibliques, qui lui sont autant d'autorités.

- 32 Du Perron, *édit. cit.*, p. 142 et la note 145 sur la signification paradoxale du passage.
- 33 Du Perron, *édit. cit.*, p. 146. Comparer avec le *Discours sur la comparaison des vertus morales et theologales*, contemporain de l'*O.F.*: "(...) la Foy, l'Esperance, et la Charité, sur les aisles desquelles nostre ame abandonnant la terre, et les pensées basses et corruptibles, est portée et enlevée au Ciel, et volant veritablement à Dieu, se rend compagne des Anges et des intelligences célestes" (*Diverses Œuvres*, édit. de 1622, p. 583).
- 34 Du Perron, *édit. cit.*, p. 147.
- 35 Du Perron, *ad loc*, ligne 1922 et var.
- 36 L'apothéose de Ronsard est donc, au sens propre, une hypotypose. Du Perron ne nous avait pas caché que sa "profession" de Lecteur, c'est-à-dire de Rhéteur "a tousjours eu beaucoup de convenance et d'affinité avecques la Theologie" (*Discours spirituel cit.*, déd. à Henri III).
- 37 Voir l'annotation de l'*édit. cit.*, pp. 177-9, 191 et 196-9.
- 38 (Paris: Le Mangnier, 1578)
- 39 Du Perron, *édit. cit.*, p. 116.
- 40 Voir l'annotation de l'*édit. cit.*, pp. 170-5.
- 41 Du Perron, *édit. cit.*, p. 89.
- 42 Sur la signification de la *dispositio* des *Œuvres*, voir notre communication au colloque *Ronsard* (Tours-Paris, 1985), à paraître.
- 43 Voir M. Fumaroli, *L'Âge de l'Éloquence* (Genève: Droz, 1980), où une juste place est faite au rôle de Du Perron dans le triomphe de la prose et de la chaire. À l'heure exacte de la mort de Ronsard, la victoire de l'éloquence, acquise en Italie, n'est pas encore assurée en France en dépit des efforts de l'Académie du Palais et des encouragements politiques et ultramontains. Le Vendômois avait été au contraire poète (c'est peu de dire qu'il ne s'exprime pas volontiers publiquement en prose et qu'il ne s'y montre guère à l'aise) et gallican (on ne manquera jamais de prononcer son nom lorsque se lève une campagne contre les Jésuites).
- 44 Du Perron, *édit. cit.*, pp. 117-8 et var. et notes où références.